

l'Esprit, et mon combat n'a eu de cesse de faire en sorte qu'il ne puisse jamais exister sans le Mal, pour qu'enfin ce dernier soit souverain en s'étant constamment nourri des conséquences funestes de vos pensées et de vos actes dont je fus toujours l'inspirateur. Mais à présent, je souhaite une victoire sans partage de l'Esprit sur l'imposteur, et que jusque vers ces cieux où monteront vos plaintes, tout se remplisse de vos larmes, puis que vos vains espoirs disparaissent dans le néant. Je veux que par le feu transformé en foudres gigantesques, tous ces lieux où s'épanouissaient les générations dans leurs joies et leurs peines qui ne m'étaient dévolues dans aucune de vos louanges, aucune de vos prières, deviennent d'infinis sépulcres dans lesquels vous ne pourrez jamais plus comprendre où peut s'arrêter la mort. Mais avant que ne sonne cette heure, et jusqu'au dernier des douze coups de l'horloge, la solitude et l'isolement montés jusqu'à leur apogée s'étendront jusqu'aux derniers atomes de vos consciences.

\*

— Je crois en la vie et en l'amour, pensa un jeune homme venu en vacances en Éthiopie pour y admirer les chutes du Nil. Pourtant, poursuit-il, je ne crois plus beaucoup en l'homme, mais Jésus, lui, j'y crois. Il est, pour moi, véritablement le premier homme. Il a fondé une nouvelle lumière, un nouvel espoir. Mais qu'est-ce que les hommes ont fait de cet espoir ? Fallait-il que Dieu nous laissât libres d'agir comme bon nous semble et que nous finissions par presque tout pervertir ? Pourquoi avons-nous été si mauvais, si durs les uns envers les autres ? Pourquoi autant d'indifférence ? Pourquoi ? Je suis seul, mais je n'incrimine

personne de ma situation. Car je me sens toujours si solidaire des autres et si dépendant de leurs jugements, comme un animal social et doué d'intelligence, mais qui ne pourrait jamais rien faire évoluer de sa raison sans être soumis à la critique ou sans s'y soumettre de lui-même de son plein gré. Si je peux imaginer le mal, ce n'est pas pour le commettre, et si je peux même l'écrire dans une prose, il n'est jamais pour moi un objet de fascination et de glorification. Je ne suis pas venu ici pour fuir la condition de mes semblables. Je suis venu pour prendre du recul et pour réfléchir en pensant que je parviendrais à me retrouver moi-même et à tout lâcher de cette colère qui m'anime à présent. L'on ne fait rien de bon dans la colère. Mais dans l'urgence et dans les difficultés, si je perçois la colère comme une faiblesse, il y a surtout la peur, l'infâme peur qui engendre à elle seule tant de maux. Elle a toujours été là et je pense que nous ne nous en libérerons jamais. Cependant, je ne puis me sentir ni me regarder comme un pessimiste tout à coup irréductible, puisque je suis un homme ! Certes jeune, mais un homme ! C'est-à-dire que je sais que je vais mourir un jour et que par conséquent ma fin inéluctable peut m'enseigner que je ne dois pas perdre mon temps à gâcher ma vie dans les faiblesses et qu'il m'incombe de surmonter mes peurs ou de trouver le moyen de négocier avec. Je vois bien ces champs cultivés devant moi. Que leurs couleurs sont belles ! J'ai envie de penser qu'ils sont encore aussi divins et généreux que ceux que pouvaient voir ces hommes qui étaient si sincèrement mus par la foi, il y a tant d'années ! Demain, j'irais contempler le Nil. Il symbolise tout à coup les larmes et la souffrance qui vont être versées en ce monde. Et il engloutira le monde et ses êtres vivants doués d'intelligence dans l'irrationalité et la puissance de son courant. Mais mon

père m'a aussi promis de me montrer le crâne de Lucy. On dit que ce fut la première femme. Et pour moi, c'est comme le premier espoir que la vie peut continuer, qu'elle peut reprendre, recommencer sous des jours meilleurs. Pour moi, c'est un peu comme l'optimisme à ses origines. L'on pourrait trouver cette idée idiote ou simpliste, mais je pense que l'optimisme est né avec l'Humanité et que lui aussi il ne mourra jamais. Personne ne pourra jamais le détruire. Jamais. Je garde ma foi.

\*

**Paris, 8 juillet 2161, 10 h 45**

Luc émergea d'une nuit absente des rêves qui lui laissèrent autrefois des souvenirs radieux. Ces pensées qui vous font surgir des limbes et vous animent plein de joie en ouvrant la fenêtre de la chambre à coucher, puis qui vous arment immédiatement contre l'éventualité d'une mauvaise météo ou d'une chaleur trop précoce dans la journée. Il resta assis au pied de son lit, la tête lourde et supportant comme un fer lui encerclant le front. Il se sentait encore saoul de la veille, où il passa la soirée à vider les dernières bouteilles de vodka de son réfrigérateur. Quelle aubaine ! De la vodka ! Il y a trois jours, il fut le tout premier de la file d'attente du supermarché où cette foule enragée l'aurait presque écrasé contre les portes d'entrée. Des énergumènes ne se souciant que d'eux-mêmes et qui, martelant de toutes leurs forces contre les vitres, insultaient de façon ordurière un membre du personnel qui pourtant se pressait et grommelait pour enfin actionner le système d'ouverture. On l'eût piétiné s'il n'avait anticipé cette rage et la stupide précipitation du

troupeau dont les meneurs chutèrent en criant, ce qui ne ralentit pas la folle ruée. Ils se jetèrent comme des chiens de meute sur les fruits frais, sur la viande, les céréales et d'autres produits de première nécessité. Les hommes, bien sûr, prirent les devants en usant de la force de leurs bras et de violents coups d'épaule, ou n'hésitant pas à tirer par les vêtements tous celles et ceux qui osaient s'immiscer avant eux près des rayons de victuailles. Ces butors accaparèrent les meilleurs produits en remplissant leurs caddies à ras bord. Et les pauvres femmes qui étaient là, aidées de leurs enfants, en furent réduites à ramasser non sans devoir se battre, ce qui avait pu tomber des caddies remplis par les hommes, lesquels, usèrent encore de coups de pied et des poings. Luc n'eut pas le temps de s'affliger de cette lamentable scène, mais il se disait qu'il valait mieux que cette populace embourgeoisée et richement vêtue dont les récentes difficultés exceptionnelles de l'existence révélaient la vraie nature. Il se précipita vers le rayon des alcools à toutes jambes et se saisit des dernières bouteilles. C'était de la vodka : ce breuvage qu'il adorait. En bousculant une clientèle pressée autour de lui et hébétée devant la disparition des dernières boissons alcoolisées, il parvint à s'extraire de l'endroit et prit la fuite en courant. Mais il s'arrêta, trop curieux de voir la frénésie animale qui remuait encore bruyamment la foule à l'intérieur du supermarché. Il aperçut avec effroi des enfants couchés au sol et blessés avec leurs mères en larmes essuyant leur sang ou les serrant, parfois morts, dans leurs bras. Des gens vêtus comme pour les grandes occasions, certains en smoking et des femmes en tailleur de grand couturier portant des sacs à main d'un clinquant ridicule, s'amoncelaient comme des fourmis prises de panique ou qui auraient plutôt découvert une proie

inestimable. Cette nuée de jobards pensa-t-il, formait des amas bariolés de chair et de vêtements et l'on vit une élégante tirée à quatre épingles ôter ses chaussures parce qu'elle ne parvenait pas à escalader une indescriptible mêlée d'individus soubresautant sans arrêt et qui jeta son dévolu sur de rares produits de luxe. Mais un forcené la saisit par les chevilles et elle chuta en se blessant grièvement à la tête. Puis, il tenta à son tour de surmonter le groupe, lequel finit par s'effondrer. Tandis que l'on se débattait encore sur le carrelage en s'échangeant les plus grossières insultes, le sang coulait à la suite pugilats épars dans le supermarché. Ce spectacle fixa un moment Luc dans une moue effarée, et pendant une seconde il eut pourtant envie de ricaner parce qu'il songea à une vengeance personnelle tant l'hystérie collective digne d'un carnaval déchaîné tranchait avec le luxe et la morgue hautaine des accoutrements : il put enfin admirer l'authentique mentalité de tous ces petits bourgeois d'habitude si condescendants et méprisants, ou si vaniteux de leurs bonnes manières. Ce peuple snob et friqué retiré de la vie des gens ordinaires dont il se targuait il y a des mois de moquer la pauvreté et les frustrations, se révélait soudain au grand jour obsédé par tout ce qui put être dérobé dans une dégradante et obscène « spirale de l'avoir et du paraître ». Une fois que chacun eût acquis l'utile et le superflu, ils foncèrent droit vers la sortie comme des clowns de cauchemar sans se soucier de piétiner encore les blessés ou de bousculer violemment les plus faibles, dont quelques enfants, et disparurent aussi rapidement qu'ils furent arrivés dans un état d'excitation nullement apaisé par leur butin.

Tout à coup, trois véhicules de la milice firent irruption à l'entrée du supermarché. La milice se rendait systématiquement aux abords de tous les magasins et y

prélevait les morts et les blessés qu'elle séparait de leurs proches pour les jeter ensuite dans les véhicules. C'est à ce moment-là qu'il assista à une autre scène qui l'angoissa : la maman d'un très jeune enfant qui fut écrasé par la foule s'accrochait désespérément à la manche de son fils. Un milicien sortit alors son revolver et l'abattit de trois coups de feu sans aucune sommation puis, dans l'indifférence générale, la jeta à son tour dans un fourgon sur le corps sans vie de son propre fils comme si cela n'avait été qu'un vulgaire quartier de viande. Luc détourna le regard avec la boule au ventre et cherchant sa respiration. Il posa une main contre un mur, cracha un peu, au bord du vomissement. Lorsqu'il se tourna vers le supermarché, les fourgons avaient disparu et sur place, régnait un étrange calme : tout était vide. Le supermarché était vide ! Mais des sacs d'emballage en plastique continuaient de voler en apesanteur dans la poussière et d'autres détritiques soulevés par l'agitation qui venait juste de cesser, puis retombaient sur des fruits écrasés, quelques flaques de sang ou des objets cassés. Il n'y avait plus aucune marchandise et il reprit alors son chemin vers son domicile d'un pas alerte en dissimulant les précieuses bouteilles sous sa veste. En marchant, il entendit encore les vrombissements des véhicules de la milice qui sillonnaient la ville comme des guêpes rendues furieuses et affamées, mais dont l'activité de prédation se prolongeait de jour comme de nuit. Toujours plus d'habitants en rejoignaient les rangs dans l'espoir d'accaparer en privilégiés des marchandises, et, sous le couvert du maintien de l'ordre, jouir d'un exutoire à leur haine ou à leurs jalousies par des assassinats ou des massacres contre certaines personnalités ou des groupes d'individus, en priorité des étrangers ou des gens de couleur. Luc remarqua souvent des drapeaux à croix gammée flottant

aux fenêtres ouvertes de ces camionnettes ou peintes sur leurs portières, ou encore le nombre « 322 » surmonté d'un crâne sans mandibule et de deux os longs croisés. Il vit aussi des miliciens entièrement revêtus de noir, arborant un écusson cousu sur l'épaule droite de la veste où figurait le nombre « 666 » ou plus fréquemment le symbole de la Waffen SS.

Tout le monde savait sur les exactions, les massacres ou les vandalismes, et les têtes tranchées qui achalandaient si souvent les dépôts d'ordures avaient tant banalisé l'épouvante, que l'on passait devant sans même plus chercher dans ces regards éteints quelque trace mnésique de l'atrocité d'une mise à mort, trace qui jadis aurait paralysé de terreur le tout venant. Mais ce qui effrayait beaucoup la population en général, ce fut d'être individuellement contacté à domicile afin d'être invité à une opération « très spéciale », autrement dit, à participer à des crimes contre la promesse d'une substantielle amélioration des conditions d'existence. Luc avait déjà été « invité », mais jamais il ne céda, préférant continuer de vivre dans l'angoisse quotidienne que la milice ne l'ait inscrit sur l'une de ses listes noires et qu'elle ne décide, un jour ou l'autre, de venir le tuer. Faire partie de ce qu'il nommait les « nouveaux tontons macoutes », l'horrifiait. Il vivait comme les autres citoyens, dans une méfiance de tous les instants et ne comptant que sur son expérience et ses impressions personnelles pour juger le faible nombre de personnes qu'il côtoyait et leur accorder un peu de confiance. Les gens étaient très isolés les uns des autres. Les familles survivaient entièrement recluses en ne tolérant aucun inconnu, et espérer de nouvelles connaissances comme nouer des liens d'amitié sur la durée, tout cela avait été expulsé de manière

progressive hors de l'univers des relations sociales, où aucun nouvel horizon ne brillait plus de ses rayons d'espoir. Luc envisageait quand même quelque chose d'artificiel dans cet isolement que selon lui l'oligarchie aurait instillé pas à pas. Lui-même constata si souvent comment il se coupait si profondément du monde extérieur par l'usage de son téléphone portable ou lorsqu'il venait de digérer avec dégoût les informations ineptes ou mensongères divulguées à la télévision quand celle-ci diffusait encore des émissions quotidiennes. Mais ce n'était qu'en ces jours de terreur généralisée qu'il prit enfin toute la mesure du conditionnement dont il avait été l'objet et dont il ne s'était jamais vraiment rendu compte des puissants mécanismes, ce qui le laissa dans des sentiments mélangés d'angoisse et de colère.

— Le temps qu'ils auront mis à nous fourvoyer sur l'individualisme aura été bien long, pensa-t-il ; mais quelle efficacité, quel travail en profondeur, continu et multiforme pour faire de nous des idiots dont le seul destin, j'imagine, est d'être éliminés ! Nous ne comprenons plus rien à l'individualisme ou alors, tout de travers ! Être à ce point isolés les uns des autres, ce n'est pas comme cela que je voyais l'individualisme ! Qui se soucie de qui et de quoi, maintenant, sinon de sa propre panique ? ! Et puis, ce qui est dingue, c'est cette amnésie ! Je revois encore ce type, hier, et que j'ai reconnu au supermarché aujourd'hui, qui se délectait d'avoir dans ses mains je ne sais plus quel gadget onéreux et inutile, et voilà que tout à l'heure, le même type, avec le même objet dans les mains, arraché de celles d'un autre à coups de poings et de pieds, semblait découvrir quelque chose de complètement nouveau et excitant ! Je n'y comprends plus rien ! Mais alors que dire de tous ceux que



j'ai entendus me relater qu'ils entendaient des camionnettes de la milice tous les jours, et le lendemain matin me demander ce que c'était lorsqu'ils en voyaient passer une ou sursauter au moindre bruit de moteur ! Est-ce que l'isolement peut altérer aussi gravement les facultés cérébrales ?! Bah, j'ai encore ma tête sur les épaules, on dirait ! Comment peut-on encore être surpris en entendant un véhicule puisqu'il n'y a que cette foutue milice qui a encore le droit d'être motorisée ?! Mais, j'ai compris ! Avec des gens qui ne se souviennent de rien du jour au lendemain, qui vivent si seuls et qui ont la trouille tout le temps, on fait ce qu'on veut ! Ils sont comme des animaux, des cobayes ! C'est encore moins que des moutons, toute cette populace, puisque personne ne sait plus vraiment qui tient les commandes dans tout ce bordel ! C'est ça qui leur fait peur : ils pensent que la milice est apparue spontanément et qu'elle n'agit que pour son propre compte ou ses intérêts ! Quelle absurdité ! Où trouverait-elle l'argent pour payer les véhicules et y mettre de l'essence ? Et toutes ces armes qu'ils ont !? C'est quand même une chose de se rendre compte du prix que ça coûte, tout ça ! Personne n'a autant d'armes qu'eux ! Aujourd'hui, tout le monde marche, et je n'ai pas vu une seule moto depuis des lustres, moi ! Et pourquoi une telle impunité ? Une faillite morale aussi complète du pouvoir est tout de même trop difficile à avaler ! Ces gens-là ont balancé l'éthique et la morale aux chiottes, on dirait ! Les capacités de réflexion et de décision des gens sont pratiquement réduites à zéro : électroencéphalogramme plat pour tout le monde ! Tout le monde est con et doit jouer tous les jours comme si on l'était tous ! Et tu n'as même plus le droit d'en avoir marre, tu n'as le droit que d'avoir le trouillomètre à zéro ! Ils sont tous

bons pour l'abattoir, tous ces cons ! J'ai pas envie de crever...

En continuant de marcher, il remarqua comme il y a deux jours une grande mare de sang sur le trottoir à peine recouverte de sciure, puis de larges traînées rouges et visqueuses qui remontaient jusque vers des traces de pneus d'un véhicule qui avait dû démarrer en trombe cinq ou six mètres plus loin. Il pensa que ce devait être encore l'un de ces journalistes que la milice avait décapité en pleine rue. Mais cette fois, aucun corps visible, aucune tête, rien. Tous les kiosques à journaux étaient fermés comme tout le monde s'y attendait. Ce manège durait maintenant depuis plusieurs semaines et il était de plus en plus inquiet. Terrorisé, même. Au seuil de son immeuble, à la porte d'entrée, il croisa tout à coup sa voisine, sortie trop tard pour aller faire ses courses, qui ne pipa mot, mais qui un bref moment s'arrêta net devant lui, le visage en larmes. Luc n'eut besoin que d'un regard pour qu'elle comprenne que c'était fini, qu'il n'y avait plus rien de disponible au supermarché, mais n'osa pas se montrer ironique en lui disant qu'il ne lui restait qu'un verre de vodka à lui offrir.

— Je n'y crois plus, vous savez. Je me suis dit que si j'attendais encore un peu ce serait moins dangereux d'aller faire les courses. J'ai bien fait de rester chez moi, j'ai encore quelques provisions, lui dit la voisine. Mais je sens bien que je n'ai plus beaucoup la force d'affronter ce genre d'attroupement. Les gens sont dingues. Complètement dingues. Ils ne se retournent même pas. Des enfants meurent ! Ils meurent ! Ils s'en fichent ! Et cette milice... Combien de groupes y a-t-il en ville ? Pourtant ils sont constitués de gens comme nous ! Je crois qu'ils ne se rendent plus compte de toutes les horreurs qu'ils

commettent. C'est affreux. Affreux... Qu'allons-nous devenir ? Mais que se passe-t-il ?

— Vous savez, Madame, j'ai acquis l'intime conviction que les choses ne peuvent plus continuer ainsi. Je ne sais exactement pourquoi, ou plutôt j'ai une idée comme tout le monde, je présume, mais je n'ose y croire vraiment. Parfois, je me dis que c'est bientôt la fin de tout ça, toutes ces choses que nous avons eues à profusion et sans presque nous en douter. Mais je crois que c'est mon instinct de conservation qui me pousse encore à rester optimiste. Et puis, je me dis aussi que si c'est mon instinct de conservation, alors c'est qu'un événement très grave se prépare, mais je suis sûr que nous en avons tous à peu près conscience, et même vous, madame, sans vouloir vous offenser. En tout cas, cela va s'arrêter, ne vous en faites pas. Ces affreuses tueries, ces ruées animales dans les supermarchés ne peuvent pas durer indéfiniment ! Je ne crois quand même pas que les gens puissent aller au-delà du niveau de folie qui règne déjà un peu partout. Il y a une limite à tout, je pense, même à la folie. Il y aura une issue, madame. Il y a toujours une issue, croyez-moi.

Luc posa sa main sur l'épaule de sa voisine avec un regard compatissant et entendu pour la calmer et la rassurer, mais elle ne se calmait pas. Il lui dit enfin :

— Allons, tout ira bien. Tout ira bien, vous verrez... Tout ira bien.

Donc, en cette fin de matinée du 8 juillet 2161, Luc sortant de son sommeil réfléchit :

— Les gens sont devenus fous. Quand vont-ils s'arrêter ? Quand ?

Il se leva enfin et approcha de la fenêtre. Il n'y avait personne dans la rue. Personne. Pas un chat. Mais quelle

chaleur, déjà à cette heure de la journée. Une chaleur insupportable. Il se dirigea vers sa salle de bains, mais sous la douche l'eau ne sortait que par hoquets, tantôt clairs, tantôt rouges. C'était bizarre, et il revit d'un coup défiler dans son esprit les images de ces corps décapités d'où sortait encore le sang par saccades, de ces têtes abandonnées au sol ou posées sur de grandes poubelles ouvertes déjà débordantes de déchets, et puis, plus une goutte d'eau. Il retourna alors sur son lit, prostré, et ne songeant plus qu'à l'insupportable migraine qui lui enserrait la tête. Le soir, Luc repensa au supermarché et à ces scènes de frénésie collective. Une société est sans avenir si la morale se meurt, se dit-il ; et si nous ne valons pas mieux que des animaux, c'est que nous ne méritons plus de vivre, désormais.

\*

Georges travaillait déjà à son bureau, dans cet appartement de l'avenue Foch, à Paris, où il tentait d'écrire ses mémoires sur ce qu'il avait vu durant ces douze derniers mois. Il y vivait seul depuis la mort de Linda, son épouse, assassinée trois semaines auparavant par la milice. Il y a quelques jours encore il se procura à grands risques de la morphine ou de l'héroïne pour se sortir de l'horreur des pensées de la mort de son aimée et de son corps mutilé qu'il retrouva seul dans la nuit, Place de la Concorde. Les messages qu'il partageait avec un ami de longue date lui parlant de sa présence attentionnée auprès de Linda, au lieu de le reconforter, le plongeaient plus profondément dans le chagrin et un sentiment d'abandon mêlé d'une incompréhensible injustice. La morphine ou l'héroïne n'arrangeaient pas beaucoup les choses, et souvent il pleurait

sans discontinuer la journée durant en frottant sa tête contre les murs de son bureau ou en introduisant le bout d'un drap du lit conjugal dans sa bouche jusqu'à s'en étouffer. Parfois, encore écrasé par la mélancolie et la douleur de l'absence de Linda, il gisait sur le parquet en appuyant de toutes ses forces avec son front, ne pouvant plus se retenir de hurler son prénom. Et puis, il se retournait sur le dos pour crier encore plus fort une souffrance comme si on lui avait arraché le cœur d'un seul coup. Craignant le pire, des voisins enfoncèrent une nuit sa porte d'entrée, mais, en le surprenant, ils furent stoppés nets et fondirent en larmes devant l'évidence qu'aucune puissance terrestre ne le consolerait. Alors, ils prirent la décision de rester près de lui, de le veiller, et d'attendre qu'il s'endorme d'épuisement. Mais ce jour du 8 juillet 2161, Georges s'injecta une plus forte dose de morphine et trouva malgré tout assez de volonté pour atteindre son bureau. Il balaya la surface de tous ses objets d'un geste de la main, tira une feuille blanche d'un tiroir et il y coucha son chagrin tout en griffonnant des graffitis absurdes ou en remplissant d'encre noire les larmes qui chutaient sur le papier. Dans sa prose il disparaissait, et Linda revivait omniprésente avec ses paroles quotidiennes remémorées mot pour mot, ses appels, le bruit de ses pas, ses vêtements préférés, cette façon enjouée qu'elle avait de claquer la porte de la chambre quand elle venait le rejoindre, et les pensées secrètes qu'elle ne confia qu'à lui seul. Il songea à se suicider en se jetant par la fenêtre, mais personne ne se soucierait de sa disparition ; à qui donc pourrait être manifestée toute la révolte de son geste, il y renonça. Alors, presque étendu sur son fauteuil, les yeux rejetés en arrière, il balbutia plusieurs fois son prénom : « Linda... Linda, mon amour, ma tendre fée... Je ne veux plus vivre... Prends-moi

avec toi... Moi seul, je ne peux pas... ». Georges laissa alors traîner son regard vers tous les objets désormais inutiles de la pièce. « Pourquoi tout ça ? Je n'ai plus rien maintenant... Plus rien... ».

Dehors, une nuit noire et ténébreuse ensevelit Paris. Une nuit étouffant le fracas d'une journée ahurissante d'ultraviolence comme les précédentes, un voile sombre recouvrant de son mutisme les lâchetés et les crimes les plus vils qui furent perpétrés. Mais la milice rôdait encore, avec ses camionnettes corbillards et ses affreux petits gnomes portant casquette dont l'intelligence de l'improvisation dans la haine et la barbarie demeurait sur le pied de guerre prête à renifler un gibier jugé et condamné d'avance. Isolé, son âme ayant tourné définitivement le dos à tout espoir, Georges n'était pourtant pas seul. Combien de larmes versées par tous ces gens survivant presque au jour le jour ? Combien de cris et de plaintes sans secours dans cette société qui s'était abandonnée à sa dérive ? Il n'était finalement qu'un des nombreux et banals symptômes de ce monde exalté d'illusions qui trébuchait et ne cessait de vaciller depuis ses premiers et irrémédiables faux pas en exacerbant les émotions et les souffrances. Enfin, Georges ne chercha plus de réponses. Épuisé et à bout de larmes, il s'injecta de la morphine et succomba.

\*

**New York, 9 juillet 2161, 8 h**

Dawson tournait en rond, seul au sommet du building d'un grand quotidien dont il était le rédacteur en chef. Les dernières informations qu'il avait reçues de personnages très

haut placés ne le rassuraient pas, mais elles confirmaient aussi ses prédictions parce qu'il comptait parmi ceux que recherchait activement la milice pour les exécuter sans procès, en pleine rue, ou à leur domicile, ou dans n'importe quel autre endroit, pourvu qu'ils soient éliminés et que l'on en parle plus.

En homme constamment occupé à son travail et obsédé par l'accession au sommet de la richesse et du pouvoir, il n'était cependant pas dénué de toute notion de morale et de culpabilité, puisqu'au fil des diverses malversations qu'il avait ourdies, le sentiment de sa coupable irresponsabilité l'oppressa, sentiment qu'il ne réussit jamais à étouffer ou à oublier. Il jugeait donc très bien les actions menées et ses attentes de manipulateur d'opinion et d'escroc dans son œuvre malveillante contre la société, mais se persuada à chaque fois et sans trop de peine de passer outre le fait de se sentir responsable, même aux avant-postes en tant qu'acteur de premier plan. Il ne pouvait donc ignorer qu'il figurait parmi les pires crapules que l'on puisse rencontrer à New York. À son âge, sans enfant ni compagne, il n'avait plus rien à espérer, ni même à gagner. Et à présent, comment aurait-il songé à une quelconque reconnaissance, lui et quelques autres membres de son sérail que la milice et tant de gens haïssaient ? Cependant, il cherchait une issue dont il resterait le maître pour se sentir en conformité avec le passé où il domina jusqu'au bout tous les obstacles et dirigea sa carrière de manière impitoyable et avisée en écrasant tout sur son passage, car il n'aurait permis à personne de prétendre l'effacer, fut-il juché tout en haut de l'empire des ténèbres.

Issu de la petite bourgeoisie, Dawson dut repartir de zéro après la mort de ses parents. Mais dès l'école qu'il abandonna vers l'âge de 15 ans pour tenter sa chance dans

les rues de New York où il fricota avec quelques dealers de crack, ses professeurs remarquèrent ses talents exceptionnels pour l'écriture dans les travaux qu'il rédigeait. C'est alors que sans emploi et ayant navigué dans tous les petits boulots offerts par la grande pomme, il envisagea à 22 ans de faire son entrée dans l'un des plus grands quotidiens de la ville. Et il eut de la chance : l'un de ses anciens professeurs, devenu journaliste d'investigation, le reconnut dans un restaurant du Queens et lui promit un poste pour débiter et pour l'évaluer. Prudent, il ne divulgua pas à son mentor son passé à fréquenter les milieux de la drogue et du petit banditisme, des faits que son habileté à corrompre sut très bien faire oublier. Son introduction dans le milieu de la presse écrite sonna les débuts de son irrésistible ascension, car Dawson finit aussi par conquérir les plus grands journaux télévisés et son influence au sein de la conception d'émissions consacrées aux nouvelles publications devint décisive. En effet, il choisissait seul quels intellectuels purent occuper les devants de la scène médiatique, sombrer dans l'oubli ou être ostracisés en étant identifiés comme les ennemis de l'oligarchie. Au milieu de sa carrière et grâce à son zèle indéfectible envers l'establishment, les mondes de la politique et de l'industrie alignèrent des sirènes sur son parcours, avec voitures de sport, voyages en jet privé, rencontres illicites avec des mineurs de plus en plus jeunes, de l'argent, toujours plus d'argent et aussi de la cocaïne. L'homme pressé vit alors sa trajectoire professionnelle et sa vie basculer dans le règne du mal pour ne plus jamais rejoindre la lumière, et il ne refusa rien de ce qui lui fut offert : au contraire, il s'adonna dans la désinvolture la plus abjecte à sa propre descente aux enfers. Mais Dawson était aussi un imposteur, un homme au cynisme arrogant et d'une